

étoiles claires sur leur fond bleu, et ils récitèrent, chantèrent pieusement pour le mort et pour elles les vers si beaux de leur hymne national.

MEMENTO. — *Les Trois roses* (n° 1. Juin. 11 rue Thiers à Grenoble). M. F. Vielle, par un poème très émouvant et M. Jean Royère, en des pages d'une grande noblesse, honorent la mémoire de John-Antoine Nau dont la revue publie une admirable pièce : *Retour*. — Ont collaboré à ce premier fascicule : MM. Max Jacob, E. Tisserand, P. Reverdy, J. de Cours, J. F. Simon, Claude Armel et Pierre Audry.

La Forge (mai) : M. B. Croce : « Sur l'attitude des intellectuels pendant la guerre. » — M. P. J. Jouve : « Les Paysans », robustes et profonds poèmes. — « Remy de Gourmont », par M. Génold et la censure. — « Myriam », par M. Georges Pioch.

Les Facettes (avril à juin) publient de beaux poèmes de Roger Vincent et Louis Codet, morts de guerre, et de MM. Roger Frêne, T. Derème, J. Pellerin, L. Vérane, René Bizet, J. Dmochovsky, P. Chabanneix, etc.

La Race (16 juin) : « Les projets officiels des divisions régionales », par M. Pierre du Maroussem.

Ariste (juin) : « La légende du menuisier », par M. Ker-Frank-Houx, qui est un des plus beaux contes que l'on puisse lire, pour sa forme et pour sa pensée.

La Revue de Paris (15 juin) : M. A. France : « Souvenirs. » — M. Pierre Veber : « L'homme qui vendit son âme au Diable », roman. — (1^{er} juillet) : « Poèmes », de Roger Vincent. — « Mallarmé », par M. A. Poizat.

Les Marges (15 juin) : M. J. Ochsé : « R. Boylesve intime. » — « La belle enfant », par M. E. Montfort. — « Louis Codet », par M. Jean Viollis. — Poèmes de M. P. Chabanneix.

La Revue de Hollande (juin) : M. Marc Henry : « Histoire d'une perle, d'un grain de poivre et d'un cloporte ». — « Le Voyageur », par Mlle Henriette Charasson.

Je sais tout (13 juin) : « Le renflouage des bâtiments coulés », par M. Julien Hutter.

Revue bleue (22 juin) : Articles sur Gounod par MM. J.-G. Prod'homme et R. Bouyer.

Soi-même (15 juin) : MM. J. Rivière, M. Loumaye, M. Sauvage, F. Maillet, R. M. Hermaut, Lacaze-Duthiers, etc. ont collaboré.

Sic (mai) est remarquable par les « treize études » de MM. A. Breton et Louis Aragon et par le « Poème-Paysage », rébus de M. P.-A. Birot.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE THÉÂTRE AU FRONT

Ah! la jolie et élégante vallée de notre vieille Alsace avec son large tapis de prairies d'un vert, si j'ose le dire, si appétissant pour l'œil, avec ses montagnes aux courbes heureuses qui, dans une légère vapeur gris-bleu où s'estompent les lointains, étagent sur leurs flancs tous les tons de la gamme verdoyante, des plus profonds aux plus délicats et aux plus tendres!... Là, par les jours ensoleillés,

tout semble vous inviter au repos, à la douceur, à la tranquillité; les heures y ont une saveur bienfaisante et l'on peut s'imaginer avoir trouvé le pays dont parle Baudelaire où

Tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Cependant l'agitation meurtrière de l'homme est toute proche, mais elle s'arrête au cercle magique de ces horizons bleutés et le roulement des coups de canons qui ébranle parfois l'air léger n'apporte pas plus de trouble que le bruit d'un orage lointain dont on sait n'avoir rien à craindre. Ici on fait joujou avec la guerre et elle n'y a presque que des sourires. Elle veut s'y montrer uniquement dans ce qu'elle peut avoir de beau et d'aimable. Seul coin de l'univers, peut-être, où, par le tacite accord des haines, on puisse respirer aussi intensément la quiétude et la paix des paradis perdus. Au fond de la vallée, Massevaux groupe ses vieilles maisons en robes grises, coiffées de hauts toits bruns, autour de sa place rectangulaire dont une fontaine aux fines ferrures illustre le pavé inégal.

C'est dans ce décor d'opéra-comique — et j'emploie ce terme sans aucune intention péjorative — qu'il m'a été donné d'assister le 4 juillet aux spectacles de fête organisés en l'honneur de l'anniversaire américain. Ici toutes les émotions que pouvait faire naître cette journée se réunissaient et fleurissaient avec une intensité particulière: l'Alsace, dans sa grâce et dans sa beauté avec tous les souvenirs qui montent de cette terre pour la liberté de laquelle sont déjà tombées tant de vies... la vue de soldats de France qui arrivaient de secteurs plus sanglants et qui gardaient sur leur face cette hautaine et courageuse mélancolie que donne la contemplation incessante de la mort... le spectacle émerveillant de ces Américains pleins d'une jeune ardeur, venus de si loin pour se dresser sur cette terre avec la force victorieuse d'un symbole... et le flottement des drapeaux étoilés devant les fenêtres ouvertes sur de calmes intérieurs... et les cris des enfants... et le frémissement de la foule... et la gerbe fleurie que faisaient autour de la vieille fontaine les fillettes et les garçons dans les costumes alsaciens aux vives couleurs, tout concourait à offrir aux yeux un spectacle bien machiné, d'une saveur et d'une qualité sans égales.

Le service du théâtre du Front dont une circulaire maladroite a, depuis quelques mois, gêné les efforts, avait trouvé là une occasion de se manifester et la représentation qu'il offrit dans l'après-midi aux milliers de spectateurs qui remplissaient la place publique ne fut pas moins réussie que la parade militaire du matin. Ce fut, à la vérité, une kermesse et une fête populaire plutôt qu'une représentation proprement dite. Il y en avait pour tous les goûts, depuis les vers

que M. Louis Payen fut obligé de hurler vainement dans un tumulte inapaisable, jusqu'au match de boxe et au combat de nègres qui enthousiasmèrent nos alliés.

On sent que ce peuple est jeune, qu'il lui faut des sensations rapides et fortes, de la couleur vive, des mouvements désordonnés, de grosses farces d'acrobates pour l'amuser, en un mot tout ce qui frappe immédiatement l'œil et l'oreille et non ce qui s'adresse, selon notre habitude, à l'intelligence et à la sensibilité de l'animal humain. Mais ce n'est là qu'une éducation à faire et à notre contact elle se fera rapidement, car ils sont, ces frères enfants, capables tout de même de sentir et d'apprécier autre chose que la boxe. Ils applaudirent avec flamme la belle voix de ténor de M. Delzara, le comique si spirituellement français de Poulot ; et les airs américains aux tonalités imprévues et au charme curieux que chantèrent MM. Flesh, Collins, Niedringhans et Stark, riches industriels d'une grande cité d'Amérique, que la guerre n'appelait pas dans ses rangs et qui se sont engagés pour venir distraire leurs camarades soldats en leur chantant des airs du pays lointain.

S'ils apprennent de nous, peut-être apprendrons-nous d'eux quelque chose à notre tour. Comme le géant de la fable qui reprenait ses forces en touchant la terre, notre art trouvera peut-être une sève nouvelle qui le sauvera de l'épuisement, à fraterniser avec cet art si primitif et si brutal qui, pour le moment, nous étonne surtout et nous trouble par sa naïveté turbulente.

L'art français, dans ce qu'il a de plus délicat et de plus raffiné, ne fut d'ailleurs pas absent de cette journée et le soir, après l'apaisement de la fête populaire, un concert fit longuement applaudir à quelques privilégiés, sous la conduite du bon musicien Félix Hesse, certaines des meilleures pages de Messager, Henry Février, Guy Ropartz, Léo Delibes et Claude Debussy.

C'est par de telles manifestations que la France reprend chaque jour plus sûrement possession de l'âme et du cœur de la vieille Alsace.

LE RÉGISSEUR.

MUSIQUE

OPÉRA NATIONAL : *Rebecca*, scène biblique de M. Paul Collin, musique de César Franck. — Un portrait de Berlioz par Courbet. — M. Saint-Saëns et la peinture. — Memento.

Plus peut-être que le gros canon et les gothas, de hâtives prescriptions préfectorales ont porté le coup de grâce à notre saison musicale qui, d'ordinaire, s'épanouissait d'avril à juin avec une intensité parti-